

Un mur, une porte. La campagne, à la porte de derrière d'un cimetière. De l'autre côté du mur grossier, blanc on entrevoit, dans une transparence incolore de crépuscule humide, de hauts cyprès couleur de nuit.

Les morts, laissant leur corps inutile dans la fosse, sortent légèrement par la porte, sous l'apparence vaine qu'ils se sont donnée leur vie durant.

L'apparence de l'Homme gras est assise sur un banc usé, au pied d'un grand arbre, le menton appuyé sur ses mains posées sur la poignée de sa canne. Sorti depuis plusieurs jours, il ne se résout pas à bouger de là et assiste, mais sans laisser voir s'il s'y complaît, à la stupeur, à la terreur, à la déception, à la nausée que les autres apparences manifestent en sortant, de loin en loin, par la porte du cimetière, et à l'incertitude, à l'affliction, au dégoût, au désarroi avec lesquels elles s'avancent ensuite.

Maigre, chevelue bien que chauve au sommet du crâne, vient de sortir l'apparence du Philosophe; elle a manifesté, elle aussi, une grande surprise; elle a regardé tout autour d'elle, puis, de loin, elle a avisé l'Homme gras assis au pied de l'arbre; elle s'est ressaisie, et la voici qui s'approche.

LE PHILOSOPHE : Pourquoi s'étonner, brave homme ?
Pourquoi s'étonner ? C'est ainsi. Rien de plus naturel.

L'HOMME GRAS : Vous me dites ça à moi ? Elle est bien bonne ! C'est vous qui devez être étonné. Moi, ça m'a déjà passé.

LE PHILOSOPHE : Pas du tout ! Moi ? Étonné de quoi ?
Puisque je vous dis que rien n'est plus naturel.

L'HOMME GRAS : Je vois. Vous voudriez me faire croire que vous l'aviez prévu, que vous vous retrouveriez comme ça, ici, à nouveau.

LE PHILOSOPHE : Non, ça non. Et même mon étonnement (*si tant est que j'en aie montré un peu au début*). Naît justement de là, je vous prie de le croire : à savoir que je ne l'avais pas prévu.

L'HOMME GRAS : Eh! Bien sûr, puisque vous trouvez la chose si naturelle.

LE PHILOSOPHE : Je peux vous le démontrer, si vous le voulez, en deux mots.

L'HOMME GRAS : Oh, non, pour l'amour du ciel, dispensez-vous-en. Quelle consolation voulez-vous que je trouve à cet exercice posthume de votre raison ?

LE PHILOSOPHE : Posthume ? Comment posthume ! Je continue à raisonner, comme vous à être gras, mon cher.

Et le seul fait que vous et moi sommes encore ici me fait toujours voir en vous et en moi deux formes vaines de la raison. Vous n'en êtes pas soulagé ?

L'HOMME GRAS : Si vous saviez comme j'en suis humilié !

LE PHILOSOPHE : C'est parce que, pendant votre vie, vous vous êtes peut-être figuré, mon pauvre, que vous les voyiez et les touchiez comme des réalités, ces formes: alors qu'elles n'étaient que les illusions nécessaires à votre être, comme au mien, qui, voyez-vous, pour subsister d'une manière ou d'une autre, avaient (*et ont encore*) besoin de se créer une apparence.

Vous ne comprenez pas ?

L'HOMME GRAS : Comment voulez-vous que je comprenne? C'est un raisonnement trop fin pour un gros homme comme moi.

LE PHILOSOPHE : Écoutez-moi. Je vais vous l'expliquer par un exemple. Prenons ce cimetière, ici. Vous l'avez vu, sans aucun doute, Dieu sait combien de fois dans votre vie.

L'HOMME GRAS : Quelquefois, quand j'étais triste, je venais m'y promener.

LE PHILOSOPHE : Et il ne vous ai jamais venu à l'esprit que les tombes n'étaient pas faites pour les morts, mais pour les vivants ?

L'HOMME GRAS : Vous voulez parler de la vanité des épitaphes ?

LE PHILOSOPHE : Non, non; c'est une vieille histoire, ça. Je parle du besoin qu'à la vie de bâtir une maison pour ses sentiments. Car aux vivants, il ne suffit pas de les avoir dans leur cœur, les sentiments; ils veulent aussi les voir dehors; les toucher; et ils leur bâtissent une maison. Dehors, là où, cela va de soi, qui donc pourrait bien habiter ? Évidemment personne !

L'HOMME GRAS : Comment personne? Mais les morts !

LE PHILOSOPHE : Mais non, mon brave. Nous, pauvres morts, que voulez-vous qu'il reste de nous, au bout de quelque temps, dans ces fosses? Tout au plus un peu de poussière. Rien. Et alors, qu'est-ce que les tombes?

Le souvenir, l'affection, le respect, la dévotion. Vous voyez, rien que des sentiments; les sentiments des vivants, qui non contents d'être cultivés à l'intérieur, ou craignant de ne pas durer longtemps à l'intérieur, se sont payé le luxe d'une petite maison dehors : ces tombes, justement. Qui y habite? Si les vivants les ont encore en eux, ce sont ces sentiments qui y habiteront :le souvenir, l'affection, le respect , la dévotion. Et sinon, personne. La vanité, comme vous avez dit, et c'est encore un sentiment, je vous prie de le remarquer. Mais poursuivons. Écoutez moi. J'ai eu dans ma vie un petit chien que j'aimais beaucoup.

L'HOMME GRAS : Vous lui avez fait édifier une tombe ?

LE PHILOSOPHE : Oh, mais non, voyons ! Il est encore vivant, lui, de l'autre côté. Et tellement mignon, le pauvre: blanc et noir, tout frétilant, un vrai petit diable.

Je l'emmenais promener, avec son collier à grelot d'argent; on aurait dit qu'il ne touchait jamais terre, avec ses pattes minces et frémissantes. Mais il me faisait souvent enrager : c'est que, voyez-vous, il voulait entrer dans toutes les églises. Et moi, de courir derrière lui. « Bibi, Bibi; ici Bibi ! » Il s'appelait, c'est-à-dire que je l'appelais Bibi. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi un joli petit chien comme lui n'avait pas le droit d'entrer à l'église.

À mes cris, il s'asseyait, levait une de ses pattes de devant, éternuait; puis, une oreille dressée et l'autre basse, il me regardait, avec l'air de croire qu'il n'y avait personne à l'intérieur, et qu'en conséquence, lui, il pouvait y entrer. « Comment, comment, il n'y a personne, Bibi? » lui disais-je en le caressant.

Il y a le plus respectable des sentiments humains, mon mignon, qui, non content lui non plus d'habiter dans le cœur des hommes, a voulu se bâtir une maison dehors, et qu'elle maison ! Coupoles,nerfs, colonnes, ors, marbres, teintures précieuses.Maintenant, mon brave, vous êtes peut être en mesure de comprendre. En tant que maison de dieu, le monde est sans aucun doute infiniment, plus grand et plus riche qu'une église ; et l'esprit de l'homme adorant le mystère divin, incomparablement plus noble et plus précieux que n'importe quel autel. Mais tel est le destin de tous les sentiments qui veulent se construire un maison : ils se trouvent rapetissés, nécessairement, et ils deviennent même un peu enfantins à cause de leurs vanités. C'est le sort même de l'infini qui est en

nous, lorsqu'on se trouve pendant quelque temps confiné dans cette apparence qu'on appelle un homme, forme passagère sur cet instable grain de sable perdu au milieu des cieux.

L'HOMME GRAS : Mais alors, vous et moi, et tous ceux qui sortent par cette porte, qu'est ce que nous sommes, peut-on savoir ? Des apparences d'apparences ?

LE PHILOSOPHE : Non, pourquoi donc ? La même apparence, à ceci près : celle que nous donnait les autres est là, dans la fausse ; celle que nous nous donnions nous mêmes est ici, pour un moment encore, en vous, et en moi. Nous sommes, en un sens, ce qui survit brièvement de sa vanité. Une dernière ombre d'illusion persiste encore en nous. Nous tenons encore tant à notre vaine apparence, que nous devons attendre encore, pour nous en délivrer, que peu à peu elle se dissipe et s'efface.

Vous même déjà, c'est peut être l'effet de mes propos, vous me semblez vous être un peu raréfié. Allons, bon, il suffit que je vous le dise, voilà que vous vous êtes aussitôt épaissi, pauvre ombre. Qu'est ce qui vous retient ? Vous êtes gros, mais vous avez l'air si mélancolique.

L'HOMME GRAS : J'ai un regret. Je ne sais pas. Je vois encore le petit jardin de ma maison, au soleil. Un tapis d'herbe verte devant la fenêtre. Le miroir d'eau du bassin, à l'ombre. Et les poissons rouges qui montent à la surface avec l'air de vouloir mordre. Les arbres, tout autour, regardent avec étonnement les cercles qui s'élargissent silencieusement sur l'eau. Je suis encore là, dans l'haleine fraîche des jeunes feuilles, comme une vieille feuille morte qui n'arrive pas encore à se détacher. Je la vois ; elle est vraiment là, cette feuille morte ; j'attends qu'un souffle la secoue ; alors, peut-être, comme vous dites, je m'effacerai.

LE PHILOSOPHE : Mais ce regret, c'est seulement pour votre jardin ?

L'HOMME GRAS : Non... Pourtant les fleurs m'ont toujours émerveillé. Qu'elles puissent naître de la terre. Vous avez beau dire illusions, vous. Un rossignol venait chanter chaque nuit dans mon jardin, tout riant et éclatant, en mai, de roses jaunes, rouges, blanches, d'œillets et de géraniums. Voyez-vous, toute votre philosophie n'empêchait pas ce rossignol de chanter et ces roses de s'ouvrir, d'enchanter et d'enivrer le jardin de leur parfum.

Vous auriez pu le chasser, ce rossignol, et arracher toutes mes roses. Le rossignol se serait envolé vers le jardin d'à côté et aurait continué à chanter aux étoiles, toutes les nuits, d'un autre arbre.

Et vous n'auriez certainement pas pu arracher toutes les roses de mai de tous les jardins. Ce sont des choses qui passent, je sais. Mais mon regret, maintenant, c'est de n'avoir pas su en jouir. L'air, je le respirais, et il ne me disait pas que je vivais, tandis que je le respirais. Le gazouillis des oiseaux nés avec le mois de mai dans mon jardin et dans ceux qui fleurissaient autour de ma maison, je l'entendais, et ni ces oiseaux ni ces fleurs ne me disaient que je vivais, quand je les entendais babiller ou quand j'aspirais leur parfum. Une idée de rien me tenait absorbé, fermé. Toute la vie qui, dans le même temps, entrait en moi par tous mes sens, je n'y faisais pas attention. Et ensuite je me plaignais. De quoi ? De cette idée de rien, d'un désir insatisfait, d'une contrariété déjà passée.

Pendant ce temps, tout le bien de la vie m'échappait. Mais non ; je m'en aperçois maintenant, ce n'est pas vrai, il ne m'échappait pas. Il échappait à ma conscience, mais pas à mon corps qui savourait le goût de la vie, sans se le dire. C'est pourquoi je suis encore ici, comme un mendiant devant une porte qu'il n'a plus le droit de franchir : ce goût de la vie, qui me faisait accepter toutes les contrariétés, toutes les situations que la pensée, stupidement, jugeait misérables, intolérables. Certains dimanches, quand ma femme faisait semblant d'aller à la messe et allait retrouver son amant...

LE PHILOSOPHE : Mon pauvre ami, vous le saviez ?

L'HOMME GRAS : Tiens, vous voyez ? Une réalité qui n'était pas une illusion.

LE PHILOSOPHE: Ah, mais non, je pourrais vous démontrer, mon cher, que c'était une illusion comme tout le reste.

L'HOMME GRAS: Que ma femme me trompait? Mais c'était un fait !

LE PHILOSOPHE: Oui; un fait auquel vous donniez cette réalité-là.

L'HOMME GRAS : Mais comment ne pas la lui donner, puisqu'en fait ma femme me trompait.

LE PHILOSOPHE: Nous y voilà. Ce que vous appelez un fait, le plaisir que votre femme prenait avec un homme qui n'était pas vous, croyez-vous qu'il avait la même réalité pour elle que pour vous, du moment qu'il lui procurait à elle du plaisir, et à vous de la douleur? Et d'où provenait votre douleur, sinon de l'illusion, que vous vous étiez forgée, que votre femme vous appartenait. Ce ne sont que des idées vaines, mon cher, comme la vie n'est rien d'autre qu'une idée vaine. Une idée que vous vous faisiez, votre femme; une idée que vous vous faisiez, sa trahison; une idée que vous vous faisiez, votre douleur. Le malheur, c'est que la vie n'est possible qu'à condition de donner de la réalité à toutes ces idées que nous nous faisons. Il faudrait ne pas vivre, mon pauvre homme.

L'HOMME GRAS : Vous avez peut être raison. Et la saveur que je trouvais à la vie dépendait sans aucun doute du peu de souci que j'avais de mon sort et du peu d'illusions que je me faisais. Ne croyez pas que la trahison de ma femme était pour moi, au fond, une grande douleur. J'en soupirais, bien sûr. Et je me disais, à moi-même, du dehors, que c'était de chagrin, mais au dedans de moi-même je sentais bien que c'était un soupir de soulagement. Mais pas un vrai soulagement, jamais, parce qu'il vous faut savoir qu'elle n'était même pas contente de son amant, comme elle n'était jamais contente de rien, ni de personne. Ça finira mal pour elle, certainement. C'est pour ça aussi, voyez-vous, que je n'arrive pas à me détacher d'ici.

LE PHILOSOPHE : Vous l'attendez ?

L'HOMME GRAS : Oui, et pour bientôt. Elle va se faire tuer. J'en suis sûr. Son amant va la tuer, aujourd'hui ou demain. Peut-être en ce moment même où je vous le dis.
(*un silence. Il regarde devant lui, le regard vide. Puis il reprend :*) Ce qui m'en donne la certitude, c'est la joie qu'elle n'a même pas pris la peine de me cacher à mes derniers moments, moins à cause de l'imminence de ma mort, que du spectacle pitoyable de sa douleur sombre et désespérée, à lui, qui se tenait à mon chevet et se désolait de ne plus savoir quoi faire pour me garder en vie.

LE PHILOSOPHE : Comment donc? Il ne désirait pas votre mort ?

L'HOMME GRAS : Vous êtes peut-être un grand savant, mais je vois que vous n'entendez pas grand-chose à la vie. Il ne pouvait pas ne pas avoir d'affection pour moi; et je vous assure que j'ai eu dès le début une grande compassion pour cet homme. Car aussitôt qu'elle a commencé à me tromper avec lui, ma femme a reversé sur lui toute la haine d'ennemie acharnée qu'elle avait eue pour moi; quant à moi, elle a recommencé à me manifester l'affection changeante, à la fois moqueuse et acide, des premiers temps de nos fiançailles, quand elle m'enfonçait une fleur entre les dents et me disait ensuite: tu es un drôle d'assassin, va ! J'ai bientôt eu la satisfaction d'éprouver la certitude qu'il souffrait le calvaire que j'avais souffert, cet homme qui avait cru me faire du mal en me trompant; et qu'à ce calvaire s'ajoutait un sincère et atroce remords. Pour cet homme, voyez-vous, ma mort a été le plus grand des malheurs, étant donné que ma femme a espéré par là se libérer non pas tant de moi que de lui, qui était comme l'ombre de mon corps. Non pas que je l'aie toujours eu près de moi, mais parce que vous devez savoir que c'est le mari qui fait l'amant. Quand le corps disparaît, l'ombre ne reste pas. Tant que j'étais là, il était l'amant. Mais maintenant ? Maintenant qu'elle est libre,

pourquoi un seul ? Et pourquoi celui-là, cette ombre maussade d'un corps qui n'existe plus ! Elle en voudra un autre; beaucoup d'autres, peut-être.

LE PHILOSOPHE : Et vous croyez qu'il va la tuer ?

L'HOMME GRAS : Oui, pour ne pas l'entendre rire. La première fois qu'elle rira, il la tuera. Pour le moment elle se retient, contrainte par l'apparence de douleur qu'elle doit manifester à cause de ma mort ressentie. Mais moi, je le sens déjà bouillonner dans ses entrailles contractées, le terrible éclat de rire qui, parti de sa bouche féroce, toute rouge sur le tranchant de ses dents éclatantes, finira par exploser au visage de cet homme. Elle rit comme une folle. Voyez-vous, je vous ai dit que toute votre philosophie ne pouvait pas arracher les roses de mon jardin; mais le rire de cette femme pouvait bien autre chose! Chaque fois que je l'entendais rire, il me semblait que la terre tremblait, que le ciel était sens dessus dessous, que mon jardin devenait aride, hérissé de chardons épineux. Il jaillit de ses entrailles comme une rage, une frénésie de destruction. Il est terrible, ce rire, terrible, sur la douleur de celui qui l'entend. Bien sûr qu'il va la tuer. (*Silence. Il semble écouter, la main levée et les yeux fixant le vide.*) Peut-être qu'il l'a déjà tuée. Bientôt nous la verrons sortir par ici. La voilà ! La voilà ! Oh, mon Dieu, vous voyez? La voilà : elle danse, elle tourne comme une toupie. C'est elle ! Elle rit, elle rit ! Elle est tout échevelée ! Et sous son sein gauche, vous voyez ? Le sang ! Il en gicle tout autour ! Viens ! viens ici, viens ici ! Cesse de tourner comme ça. Viens t'asseoir ici.

LA FEMME ASSASSINÉE, *se laissant tomber assise sur le banc* : Ah , ici... toi ? Oh , mon dieu ...comment ...? Non , non ! Pas possible ! Me revoilà avec toi ! Ah ah ah ah ah !

L'HOMME GRAS : Ne ris pas ! Ne ris plus comme ça !

LA FEMME ASSASSINÉE : L'imbécile ! Il m'a renvoyée à toi ! Et il va venir lui aussi, tu sais ! Il s'est blessé mortellement ,après m'avoir frappée :ici , regarde . Oh ,regardez aussi ,monsieur ; de toute façon , maintenant , si ma poitrine se soulève , elle ne vous troublera plus . Ah ah ah ah ah! Regardez mon mari, monsieur, comme il est malheureux. Mais non, mon chéri, pense donc ! Tu crois que je suis encore tenue à la pudeur? Voilà, voilà, je la cache sous mes cheveux, comme ça. Si vous pouviez me donner un peigne pour les remettre en ordre... ils sont tout ébouriffés. Mais tu sais, mon chéri, il m'a laissée là toute la matinée, renversée sur le lit; comme ça, regarde, la poitrine découverte; comme ça. Et tous ces gens qui sont entrés me voir. Et mes jambes, je crains qu'ils ne les aient vues aussi. Oui, un petit peu. Ah ah ah ah ah ! Mais quel imbécile! Il a cru me faire mal. Et moi aussi, bien sûr, moi aussi j'ai eu très peur qu'il ne me fasse mal. Il voulait m'attraper . Mais je lui échappait. Je dansais autour de lui, je tournais comme une folle. Vous m'avez vue, hein ? Comme ça . Brusquement , ah ! Un coup, ici, glacé. Je suis tombée; il m'a soulevée de terre, renversée sur le lit; il m'a embrassée, embrassée. Et puis, avec la même arme, il s'est frappé sur moi. Je l'ai senti glisser lourdement à terre; et gémir à mes pieds, gémir. Et jusqu'à la fin j'ai senti sur ma bouche la chaleur de son baiser. Mais c'était peut-être du sang.

LE PHILOSOPHE : En effet, vous en avez encore un filet sur le menton.

LA FEMME ASSASSINÉE, (*l'essuyant aussitôt de la main*) : Ah, c'est ça. (*Puis :*) C'était du sang. Je me disais bien, aussi. C'est que jamais aucun baiser ne m'a brûlée. Renversée sur le lit, alors que le plafond blanc de la chambre me semblait descendre sur moi, et que tout s'obscurcissait autour de moi ,j'ai espéré ,oh ! J'ai espéré que ce dernier baiser m'avait enfin donné ,oh mon dieu ,m'avait donné la chaleur que mes entrailles exaspérées ont toujours désirée, toujours en vain; et que cette chaleur allait me faire revivre ,me guérir . Et c'était mon sang .Au lieu de ça ,c'était la brûlure inutile de mon sang .(*Silence. L'apparence de l'homme gras hoche amèrement la tête ,puis d'un air encore plus sombre et plus douloureux, l'appuie à nouveau sur sa canne, tandis que l'apparence du*

Philosophe reste attentive, et comme effarée, à considérer la Femme assassinée, qui, soudain, regardant vers la porte du cimetière, a une sorte de frisson, s'illumine toute et s'écrie :) Oh, regardez, regardez !

Regarde, toi aussi, remue-toi, lève la tête de sur ta canne ! Regarde qui vient de là-bas, en courant légèrement sur ses petites jambes roses !

LE PHILOSOPHE : Un enfant.

LA FEMME ASSASSINÉE : Quel amour ! Et qu'est-ce qu'il a, qu'est-ce qu'il tient dans ses menottes? Une grenade ? Oh, regardez, une grenade. Viens, viens ici, mon trésor ! Par ici, de mon côté, viens !

L'ENFANT A LA GRENADE : Ça ,pour moi ,entière .Toute pour moi. Toute.

LA FEMME ASSASSINÉE: Mais oui, mon trésor. Donne-la-moi, voilà. Elle est dure, l'écorce. Je vais te l'ouvrir, je vais te l'égrener. Et tu la mangeras. Oui, oui, toute. Attends. La, dans ma main. Oh, tu vois ? Tu vois comme elle est rouge ?

L'ENFANT À LA GRENADE : Oui, oui... pour moi...toute... pour moi.

LA FEMME ASSASSINÉE : Tout entière , oui , attends .Voilà, mange ces grains d'abord .Ah,tes lèvres me chatouillent la main, mon trésor ! Voilà, oui, voilà le reste ... pour toi, tout entière. Tu ne veux pas qu'on en donne un grain, rien qu'un, à ce pauvre homme qui nous regarde le menton sur sa canne? Non? Rien du tout alors, tout entière pour toi ! Voilà, mange. Oh, comme tu t'es barbouillé le museau !

L'ENFANT A LA GRENADE :Encore ,encore ,pour moi .

LA FEMME ASSASSINÉE : Ce sont les tout derniers grains ,mon petit trésor, tu vois. Ça, c'est l'écorce... Ah ! *(La femme pousse un cri .Juste après avoir fini de manger les derniers grains dans le creux de sa main ,l'enfant s'est évanouie dans l'air .Ne restent , sur le sol, que des fragments d'écorce de la grenade; les autres, restés dans la main de la Femme, glissent également à terre.)*

LE PHILOSOPHE : C'était son dernier désir, cette grenade. Il s'y accrochait des deux mains. Il tenait tout entier là, dans ces grains de rubis qu'il n'avait pu goûter.

LA FEMME ASSASSINÉE : Et moi ? Mon désir à moi ? Ah ! *(Elle baisse la tête, le visage dans ses mains et, voilée par les flammes de ses cheveux en rideau, elle pleure éperdument. Alors, devant ces pleurs, dans le silence, on entend tomber la lourde canne sur laquelle l'apparence de l'Homme gras s'appuyait des mains et du menton .Au bruit ,le visage défait de la femme émerge des cheveux repoussés de la main et fixe le vide à côté d'elle. Le Philosophe, passant derrière le banc et s'approchant de l'arbre, lui fait signe de regarder, non celui qui n'est plus là, mais quelques aspects massifs de la vie qui surviennent, en provenance de la campagne : un Paysan, une Paysanne, un vieux bourricot chargé d'une grande botte d'herbe sur laquelle trône une Fillette. Celle-ci instinctivement, comme si elle sentait dans l'ombre le regard atroce de l'apparence de la Femme assassinée qui la fixe, se cache le visage dans les mains, tandis que le vieil âne s'arrête pour flairer les morceaux d'écorce de grenade épars, en attrape quelques-uns de ses grosses lèvres grises, puis les laisse tomber et souffle, les naseaux au ras du sol.)*

LE PAYSAN : Tiens ,une canne ! Quelqu'un a dû la perdre. Allez, hue !

LA PAYSANNE : Et toi, pourquoi est-ce que tu mets tes menottes sur tes yeux ?

LE PAYSAN : Allons, allons, nous sommes en retard ! Allez, hue !

LA PAYSANNE: Dis une prière avec moi pour les pauvres morts. *(Le Paysan presse l'âne en le frappant de la canne qu'il a ramassée. Ils reprennent leur chemin. L'apparence de la Femme assassinée se lève, secoue sa tête échevelée, dresse désespérément les bras et se lance comme une folle à la poursuite de la Fillette disparue. L'apparence du Philosophe reste debout, dressée dans l'ombre, collée au tronc du vieil arbre.)*

LE PHILOSOPHE : J'ai bien peur de rester tout seul ici, pour toujours, à enfile mes raisonnements.